

faveur, je vous délire de m'inspirer plus de mépris que je n'en éprouve déjà pour vous.

— C'est bien ; nous nous reverrons ! murmura Fortin en se disposant à partir.

Mais, à son grand étonnement, il fut retenu par Emma.

— Monsieur Fortin, et vous, monsieur Durand, dit la jeune fille d'un ton suppliant, écoutez-moi l'un et l'autre, je vous en conjure. Tout ce scandale et tout ce bruit ont lieu, n'est-ce pas, parce que mon excellent père ne peut payer une somme importante que M. Fortin est en droit d'exiger de lui ? Mais je suis riche, moi, de la fortune que m'a laissée mon grand oncle ; ne me serait-il pas permis d'engager cette fortune pour mettre fin à ces déplorables scènes ? J'accepterai toutes les actes que l'on voudra, pourvu...

— Emma, interrompit le comte avec impatience, il ne s'agit pas ici d'enfantillages. Je vous remercie du bon sentiment qui vous inspire ; mais je vous ai dit déjà que vous ne pouviez intervenir dans mes affaires d'une manière sérieuse, et je vous ai défendu de me parler de nouveau à ce sujet.

— En effet, dit le notaire, mademoiselle est mineure, et, possédant-elle des millions, elle ne pourrait disposer de la moindre partie de son bien tant qu'elle est en tutelle.

— Oui, oui, elle est mineure, on sait cela, répéta l'entrepreneur d'un ton morose ; c'est là sans doute encore une comédie ! Et il sortit sans saluer. Quelques minutes plus tard, on entendit sa carriole s'éloigner de la Bastide.

Mais Emma, ne se tenant pas pour battue, s'était retournée vers le notaire Durand.

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, ayez pitié de moi, je vous en prie. Vous qui connaissez les lois, vous trouverez certainement un moyen d'é luder la difficulté. Je suis fort ignorante, mais il me semble qu'une fille ne doit pas être condamnée à conserver sa richesse, quand cette richesse serait utile à son père. Chercher bien, monsieur Durand, vous que l'on dit si habile ; il existe un moyen... il en existe, j'en suis sûre !

— Mademoiselle, répliqua Durand, ému malgré lui de cette noble insistance, la loi est formelle : vous ne pourrez disposer, et nul ne pourra disposer à votre place, des biens que votre grand-oncle vous a laissés par testament, tant que vous serez mineure. Un conseil de famille, un jugement même seraient insuffisants pour autoriser l'aliénation de vos propriétés avant votre émancipation ; or, vous ne pouvez être émancipée que par le mariage.

— Que dites-vous ? demanda mademoiselle de Vaublanc en ouvrant de grands yeux ; si je me mariais, je pourrais donc disposer de mes biens selon mon cœur ?

— Sans doute, mademoiselle ; mais il y aurait encore une petite condition à remplir ; ajouta l'homme de loi en riant : ce serait que votre mari vous autorisât à faire l'abandon de ces biens et les maris en général ne se soucient pas d'accorder de pareilles autorisations à leurs femmes.

Emma s'éloigna de quelques pas ; elle était tout à coup devenue pensive.

— Allons, mon cher Durand, reprit le comte, ne faites pas attention aux folles demandes de cette bonne et généreuse enfant ; je regrette vivement qu'il ne soit plus possible de lui cacher mes chagrins présents et ceux qui m'attendent dans l'avenir.

Au moment où le notaire allait partir, il se mit à lui parler bas ; il semblait lui demander quelques chose avec instances ; mais l'homme de loi ne répondait que par des signes de dénégation triste. Comme Durand sortait, on entendit les pas d'un cheval résonner sur le pavé de la cour et bientôt Gérard, tout botté et couvert de poussière, entra dans le salon.

M. de Vaublanc se contenta de lui serrer cordialement la main, pendant qu'il reconduisait le notaire ; mais Emma, à la vue du voyageur, ne put rétenir un cri de joie, et elle lui tendit la main que le jeune homme baisa chaleureusement. Il adressait à mademoiselle de Vaublanc les compliments d'usage, quand le comte entra.

— Soyez le bienvenu, Gérard, lui dit-il avec abattement,

soyez le bienvenu chez moi, dans les mauvais jours comme dans les bons !... Je savais bien que vous accouriez au premier appel, que vous ne me refusiez pas vos conseils, vos consolations.

— Je voudrais pouvoir vous offrir mieux que cela, mon cher comte ; mais les choses sont-elles désespérées à ce point ?

— J'en ai peur, mon pauvre Gérard. Il est des moments où, après une longue période de prospérités, tout vous manque à la fois, et je suis dans un de ces moments... Ah çà ! poursuivit le comte d'un ton différent, mes préoccupations personnelles me font oublier les devoirs de l'hospitalité... Vous devez être fatigué du voyage, Gérard, assoyez-vous... Emma, donne l'ordre que l'on apporte ici quelques rafraîchissements à notre ami !

Mademoiselle de Vaublanc se leva :

— J'y vais, dit-elle ; et puis, je verrai dans quel état se trouve ma mère... Mais je reviens à l'instant ; moi aussi, je désire parler à M. Gérard.

Et elle sortit. Cinq minutes après, Charles apporta un plateau qu'il plaça sur la table. On s'en aperçut à peine, le comte était en train d'exposer à son hôte la situation actuelle de ses affaires, situation que le refus de la comtesse rendait fort périlleuse.

Emma, comme elle l'avait annoncé, ne tarda pas à rentrer.

— Ma mère dort certainement, dit-elle, car j'ai écouté à la porte de sa chambre sans attendre le moindre bruit... Il faut donc qu'en son absence je remplisse les devoirs de maîtresse de maison.

Et la gracieuse enfant offrit elle-même un verre de madère et un biscuit à l'ingénieur, qui ne put se dispenser d'accepter. Cependant le comte était retombé dans son morne accablement.

— Pourquoi ne causez-vous plus ! reprit bientôt Emma d'un ton boudeur ; mon père, ne me jugez vous pas digne d'être encore votre amie ? Oh ! ne craignez pas de parler devant moi, ce que je ne comprendrai pas je le devinerai.

Elle embrassa le comte et poursuivit :

— Je gage que M. Gérard ne voit pas les choses en noir comme nous ? N'est-ce pas, Gérard, que mon père a grand tort de se laisser abattre ainsi et qu'il est encore possible de réparer les désastres passés ?

— Peut-être, mademoiselle ; il existe certainement des chances favorables et M. de Vaublanc ne doit pas abandonner le jeu avant que la partie soit décidément perdue.

En même temps, il rendit compte des démarches qui avaient déjà été faites auprès du gouvernement.

— De plus, ajouta-t-il, j'ai appris aujourd'hui d'une personne qui s'intéresse beaucoup à votre famille, qu'on vous avait trouvé à Paris des protecteurs puissants, qui rendent d'autant plus probable la réussite de nos espérances.

— Quelle est cette personne, Gérard, quels sont les protecteurs dont vous parlez ?

— Il ne m'est pas encore permis de révéler ce secret ; mais ma bouche ne restera pas close le jour du succès.

— Monsieur Gérard, demanda Emma tranquillement, cette personne obligeante ne serait-elle pas le baron de Puysieux.

— Lui ! répliqua le comte d'un air de mépris, il aurait plutôt besoin d'être protégé lui-même. J'ai voulu avoir le cœur net de toutes ses vanteries et j'ai écrit à Paris pour savoir à quoi m'en tenir sur le crédit qu'il s'attribuait ; j'ai acquis la certitude qu'il ne connaissait ni le ministre, ni le secrétaire du ministre, ni même le plus humble garçon de bureau du ministère. Ne me parlez plus de ce drôle ; c'est un intrigant du plus bas étage et je suis honteux d'avoir été sa dupe.

Pendant que le comte s'exprimait ainsi, Gérard observait à la dérobée Emma qui rougit, mais sans donner d'autre signe d'émotion.

— Comme on est trompé ! dit-elle ; je croyais pourtant que le baron s'était conduit honorablement envers M. Gérard, et je lui ai conservé quelque estime jusqu'au jour où il a osé calomnier indignement une excellente et digne femme...

— Vous n'avez fait que l'estimer, mademoiselle ? demanda l'ingénieur d'une voix un peu tremblante.